



© Marc Coudrais

> **Régi, de Boris Charmatz.**

Des corps inertes tractés par une machine.

DANSE

LES CORPS FANTÔMES

Très remarqué aux Subsistances, à Lyon, et lors du festival Les Antipodes, à Brest, le déroutant *Régi*, de Boris Charmatz, interroge avec douceur notre rapport effaré à la technique et au pouvoir. Une réussite.

Le dispositif inaugural tient en quelques mots. Sur le devant du plateau, une machine équipée d'un treuil déroule des bandeaux agrafés aux quatre coins de la cage de scène. Puis elle tire deux corps, bientôt tractés de bas en haut. Alors que l'un des corps à présent au sol se replie sur un tapis roulant (Julia Cima), un troisième fait irruption (le chorégraphe Raimund Hoghe) et s'accroche au corps suspendu (Boris Charmatz). Ces deux derniers, l'un bossu et petit, l'autre athlétique, se découvrent et se recouvrent, geste après geste.

Corps inertes, corps bercés

La proposition de Boris Charmatz frappe d'emblée le regard : elle expose des corps inertes, corps fœtal ou corps meurtri, corps bercés par une domotique sécu-

risée ou, au contraire, entraînés suivant une mécanique sécuritaire. Le malaise tient à la fois dans l'absence de dépositaire du pouvoir (qui contrôle la machine ?) et dans l'ambivalence du statut assigné au corps (quel est son état, sa destination, son histoire ?).

L'absence de dépositaire du pouvoir et l'ambivalence du statut assigné au corps

Rapport fantasmé
Dès lors se joue notre rapport fantasmé à la technique et au pouvoir, réticulaire et invisible. Dans ce no man's land inquiétant, le salut vient finalement d'une icône. L'arrivée de Raimund Hoghe inaugure un duo couché et assis dans un espace réduit du plateau, et en fait un apprentissage réciproque du toucher, du sentir, habillé puis nu. Cette remise à plat, aussi remise de soi, témoigne d'une fragilité ou d'une révolte contenue. Elle irradie. La proposition sonne comme une rupture (en apparence du moins) dans le

propre travail de Boris Charmatz. Le chorégraphe casse traditionnellement la frontalité de la représentation, il enserre le plateau entre les rangées de spectateurs, facilite la circulation du public ou accentue son exil, dévoile l'envers ou, au contraire, restreint le regard. Dans *Régi*, nulle extension ni distorsion du champ de vision. Mais le parti pris ne tient pas dans la seule scénographie. Depuis ses premiers travaux (*À bras le corps*, *Les Disparates*), Boris Charmatz éprouve une danse physique, répétition du geste classique, détraqué, répété, remixé finalement jusqu'à l'épuisement. Ici, les gestes se succèdent sans se confondre, au ralenti, invisibles. Les corps se frôlent, comme des fantômes. ■

Laurent Geffroy

Régi, au théâtre de la Bastille (Paris) jusqu'au 8 avril, Bonlieu (Annecy), les 16 et 17 mai, Cultureel Centrum (Maasmechelen, Belgique) le 19 mai, Festival Perspectives (Saarbrücken, Allemagne) le 6 juin, CCN Tours le 20 juin, Montpellier Danse le 30 juin.

Théâtre

Hubert Colas

HAMLET

Ce Hamlet mélancolique s'ouvre par la musique d'Arvo Pärt pendant un rituel de clown triste. La pièce est peut-être longue (4h30) mais, loin de toute emphase ou pathos, suivant une scénographie compressive, elle donne à voir un mémorable Hamlet.

Du 5 au 8 avril, à la Rose des Vents, Villeueuve-d'Ascq.

Théâtre

Romeo Castellucci

**BR.#04 BRUXELLES
C.#11 CESENA**

Retour de deux épisodes de la *Tragedia endogonia*, à la fois expérience visuelle et sensorielle inouïe, menée dans dix villes européennes au début des années 2000, et invi-



tation renouvelée à penser le tragique dans une Europe sans identité. *Bruxelles* se présente en partie comme l'exposition et la décontamination hygiéniste de crimes et de violences d'État, *Cesena* (photo) comme un rêve éveillé, cinématographiquement daté (les années 1940) bercé, là aussi, par Arvo Pärt. Du 4 au 14 avril, au Maillon, Strasbourg.

Danse

Peeping Tom

LE SALON

Le salon est l'intérieur un peu rance d'un couple âgé qui se retire, déclinant et névrosé. Ne pas considérer que les enfants vont mieux. Une proposition sur la décrépitude de l'excellent collectif belge Peeping Tom, traitée de façon physique et poétique.

Le 4 avril, au théâtre de l'Agora, Evry, le 9 mai au théâtre Romain-Rolland, Villejuif, le 23 mai à l'espace culturel de Vélizy-Villacoublay.

L.G.

SCÈNE**MATHS
AVANCÉS**

© D.R.

Cristal, chanteuse rock indé, se dope pour sublimer ses inhibitions. Au terme d'une errance mentale plutôt anxiogène, une présence se dessine, un viatique, accessible à l'imaginaire : *L'Homme de février*. Corps tendu, souffle coupé, Cristal décharge alors, live, son énergie rock. Lucide, cruelle vis-à-vis d'elle-même, piteuse, crâneuse, possédée, elle rappelle le narrateur addict et fragile du fulgurant *Roman avec cocaïne* (Aguéev). Julie Pilod joue ce rôle un peu écrasant et touche juste. Plus qu'un autre, son corps est objet de lutte. Le metteur en scène et auteur, Gildas Milin, dirige des corps en tension et des protagonistes soumis à un champ de force contendant. Tout mouvement devient affaire personnelle, stratégie de vie contre sa propre entropie. Le texte, très dense, formalise ces tensions, les explicite, du point de vue mathématique, physique et chimique, mais introduit un second plan, une distanciation finalement incommode. Les intentions de Gildas Milin (confronter univers artistique et scientifique) croisent celles de Jean-François Peyret et Luc Steels, concepteurs du *Cas de Sophie K.*, approche de la vie de Sophie Kovalevskaïa, mathématicienne et romancière russe, engagée dans la Commune de Paris. Pas d'équations complexes ni de riffs furieux, mais la réunion de matériaux épars (empiriques et scéniques) pour une évocation troublante.

L.G.

L'Homme de février, théâtre de la Colline (Paris) du 26 avril au 21 mai, La Criée (Marseille) du 6 au 8 juin. *Le Cas de Sophie K.*, théâtre national de Chaillot (Paris), du 26 avril au 27 mai.

RIDEAU LEVÉ**Le Vieux Juif blonde**

Elle est blonde, fait un bon 95C et a la beauté de ses vingt ans. Mais elle se prend pour un vieux Juif rescapé des camps. Persuadée d'être Joseph Rosenblath, né en 1931, à Vienne, cette jeune fille aux problèmes d'arthrose et d'incontinence ne comprend pas pourquoi ses parents s'entêtent à l'appeler Sophie. Et ses parents ne comprennent pas pourquoi leur fille, souffrant d'un syndrome des personnalités multiples, a juste choisi d'être un vieux Juif. « Elle aurait pu choisir protestante, bouddhiste, Tchétchène, Noire (...) mais pourquoi juif ? » Pour les emmerder peut-être... Écrit comme dans un souffle, le texte d'Amanda Sthers nous emmène à travers les douloureux chemins de la mémoire, là où se

cachent nos blessures qui n'en finissent plus de saigner. Il est des secrets qui rendent fous, nous dit l'auteur, des silences qui deviennent absences et des jeunes filles blondes aux épaules trop fragiles pour supporter le poids des histoires familiales. Celles de Mélanie Thierry portent ce rôle comme une toilette sur mesure. Un monologue d'une heure dix, une mise en scène de Jacques Weber semblable à une œuvre de Boltanski, et la comédienne, entre le rire et les larmes, nous invite au voyage de la folie. Un voyage dont nous ne reviendrons pas indemnes.

Émilie Frèche

Le Vieux Juif blonde, une pièce d'Amanda Sthers, avec Mélanie Thierry, Théâtre des Mathurins (Paris), jusqu'au 29 avril, du mardi au samedi, à 19h.